

Bernard Devaux

MON TOUR DU MONDE EN 80 TORTUES



Mon tour
du monde
en 80 tortues

LE LABEL YLIGA

C'est une initiative portée par plusieurs maisons d'édition, qui souhaitent faire de ce label une marque de fabrique et de traçabilité d'ouvrages édités de façon la plus respectueuse possible de l'environnement.

On ne peut pas vous promettre le « zéro déchet » ou le « zéro pollution » mais on vous propose des ouvrages plus éco-responsables. Une nouvelle manière de lire le monde grâce à nous tous, éditeurs, auteurs, imprimeurs, distributeurs, libraires, lecteurs.

Parce que le livre doit servir la planète sans l'abîmer !

- ◆ Des livres qui traitent d'environnement, de bien-être, de « bien-manger », de conscience écologique, sociale et politique, des livres pour les adultes et pour les enfants, des livres qui donnent du sens en plaçant notre planète au cœur de notre quotidien, de notre réflexion.
- ◆ **Moins de papier** : des formats d'ouvrage choisis pour leur très faible gâche de matière.
- ◆ **Un papier certifié** aux normes environnementales FSC et PEFC (des écolabels garantissant une gestion durable des forêts).
- ◆ **Moins de produits chimiques** : utilisation d'encres végétales, absence de vernis et de pelliculage issu de la pétrochimie.
- ◆ **Pas de couverture cartonnée ni de film plastique** protégeant les ouvrages.
- ◆ **Impression simultanée** des couvertures d'ouvrages de même format.
- ◆ **Impression en France** à moins de 500 km de nos entrepôts. Pas d'impression en Asie, pas de transport aérien.
- ◆ **Des process repensés** : suppression des tirages papier pour contrôler les étapes de fabrication avec le photogreveur et l'imprimeur, facturation 100 % numérique, diminution des services de presse papier, une communication essentiellement numérique.

* Yliga, pourquoi ce nom ? C'est le nom, en langue moré, d'un arbre aux vertus médicinales qui vit entre le Sahara et l'Afrique tropicale et qui, comme d'autres essences, a su s'épanouir dans des conditions environnementales difficiles. Il est, pour nous, un symbole de l'adaptation nécessaire et possible, de même qu'un exemple d'exploitation vertueuse des ressources naturelles.



Bernard Devaux

Mon tour du monde en 80 tortues



DELACHAUX
ET NIESTLÉ

De tous les animaux, l'homme est le plus errant, le plus voyageur ! Qu'est-ce qui a poussé *Homo sapiens* à quitter ses fraîches cavernes d'Afrique du Sud et ses savanes arborées d'Éthiopie, pour se diriger vers les sables du Moyen-Orient, les steppes de l'Asie centrale, les montagnes de l'Asie, le détroit de Béring et les Amériques, puis de traverser des bras de mer sur des pirogues afin de mettre le pied en Nouvelle-Guinée, en Australie, et jusqu'aux îles les plus reculées de la Polynésie ? Sans oublier, plus récemment, son voyage sur la Lune et ses tentatives pour atteindre Mars et explorer le cosmos ? Ce ne sont que rarement les conditions climatiques ou des nécessités territoriales, alimentaires ou sociales. Mais c'est une pulsion profonde, inextinguible, enracinée dans sa tête et dans ses viscères, qui le pousse à quitter sa vie routinière pour un nouveau monde qu'il espère meilleur ! Les autres espèces (animales) se déplacent par nécessités écologiques, par épuisement des ressources locales ou pour fuir des prédateurs, alors que l'homme le fait par volonté, par soif, par nécessité organique. Les autres espèces s'étendent par une sorte de réflexe instinctif, alors que l'homme le fait par désir, par poussée hormonale !

On sait aujourd'hui que son besoin de voyager, de se déplacer, d'explorer et de bouger, est d'origine génétique.

On a en effet découvert, à l'université Yale, qu'un cinquième de l'humanité est doté d'un gène spécifique, nommé DRD4-7R, qui correspond à des caractères hyperactifs, curieux et doués pour l'aventure. C'est sous l'effet de cette pulsion exploratoire, semble-t-il, que certains de nos ancêtres (pas tous) auraient quitté la tranquille existence de savanes et de forêts tropicales, pour se risquer vers des terres inconnues et conquérir en soixante mille années environ l'ensemble de la planète. Bien entendu, un seul gène ne peut expliquer à lui seul le besoin de découvrir de nouveaux horizons ni le prurit des voyageurs actuels qui parcourent le monde : en 2019, plus de 1,8 milliard de terriens ont pris l'avion ! Mais d'après David Dobbs, dans un article du *National Geographic*, le DRD4 serait le gène qui influence le niveau de dopamine dans notre cerveau, qui est la molécule « de l'apprentissage et de la récompense » et le variant 7R serait fréquemment observé chez « les gens susceptibles de prendre des risques, d'explorer de nouveaux lieux, idées, aliments et opportunités, et plus généralement d'emprunter la voie du changement et de l'aventure ».

Le premier *Homo sapiens* qui est sorti de ses cavernes africaines et des vallées fertiles d'Éthiopie pour se diriger d'un pas vif vers de lointains eldorados ne savait pas qu'il obéissait à une petite variante de son génome, et qu'il était peut-être le premier à la posséder. À l'époque, il y a 100 000 ans environ, seuls quelques dizaines de nos ancêtres ont été tenaillés par cette envie d'aller voir ailleurs et cette soif de parcourir le monde. Mais ces premiers voyageurs, cherchant ailleurs une raison d'exister, ont suffi pour que l'espèce humaine s'étende sur l'ensemble du globe. Aujourd'hui, c'est donc au moins le cinquième de l'humanité qui est travaillé par cette

bougeotte irrépressible, par cette démangeaison du voyage et de l'exploration. Au fond, DRD4-7R agit comme une sorte de virus, qui contamine tous les terriens, année après année, et qui fait de notre espèce, par contagion, des insatisfaits permanents et des voyageurs compulsifs. C'est probablement ce curieux gène, du moins sa séquence 7R, qui nous rend instables, errants, voyageurs, et qui nous pousse fébrilement vers les comptoirs des aéroports, pour acheter un billet pour un pays lointain, n'importe où mais ailleurs ! Et c'est ce même gène qui pousse des chercheurs, des ingénieurs, des astronautes, à imaginer, à désirer et à réaliser des voyages interstellaires et des conquêtes de l'espace ! Oui, si notre espèce est si différente du reste des animaux, ce n'est pas seulement par la bipédie, l'utilisation du feu, du langage ou des outils, mais aussi par cette petite composante de notre génome, qui nous incite, puissamment, à emprunter la voie du changement et de l'aventure.

Des tas de gens illustres, dans notre histoire, ont manifestement été tenaillés par ce gène, comme Alexandre le Grand, Gengis Khan, Christophe Colomb ou Napoléon, tandis que d'autres, moins atteints, sont restés sagement chez eux, et n'ont pas bougé de leur patrie de naissance, comme Ramsès II, Louis XI, ou même Louis XIV. Ainsi, le monde a été partagé entre les instables, les questionneurs, les voyageurs, et ceux qui bâtissaient, géraient et planifiaient. De mon côté, je n'ai guère de mal à me situer. Dès mon enfance, j'avais la bougeotte. Et durant mon adolescence, j'ai parcouru l'Europe de long en large. J'avais toujours envie de changer d'air, de voir d'autres choses, de rouler vers un lointain pays et de prendre un avion pour un autre horizon. Pour moi, le moment le plus jouissif était de sentir sous mes pieds

le tarmac d'un aéroport et de monter dans la carlingue d'un engin aérien. À ce jour, j'ai parcouru plus de 120 pays, et je ne suis pas rassasié. Et pour justifier cette fièvre de voyage, j'ai trouvé un objectif, une passion et un objet d'étude : les tortues ! Curieuse motivation, mais vous allez voir qu'elle a beaucoup d'avantages, car les tortues vivent dans presque tous les pays du monde, du moins ceux qui sont tempérés ou chauds, et cela m'a permis, en suivant un noble but, de me rendre dans tous les recoins, même les plus ignorés, les plus inaccessibles, les plus difficiles d'accès de cette planète, comme cet ouvrage va le démontrer.

Cette fièvre de voyage, certes, ne touche pas tout le monde. Il faut que certaines personnes, non perturbées par cet ADN, restent en poste, légifèrent, gouvernent, ordonnent et construisent. Cela stabilise les sociétés et rend le monde un peu constant, un peu vivable. Mais quand on est atteint du syndrome de « la voie du changement et de l'aventure » (*dixit* David Dobbs), rien ni personne ne peut apaiser le patient ! Il faut qu'il parte, il faut qu'il erre, il faut qu'il embarque, il faut qu'il voyage ! Beaucoup de grands hommes et femmes ont cédé à cette pulsion, et je ne citerai que Vasco de Gama, Antoine de Saint-Exupéry, James Cook, Alexandra David-Néel, Bougainville ou René Caillié (découvreur de Tombouctou). Quelques écrivains ont tenté de décrire cette fièvre du voyage, afin d'en définir les contours, mais sans jamais la saisir dans sa totalité. Pour Hippolyte Taine « *on voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées* », pour Montaigne « *il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui* », pour Émile Zola « *rien ne développe l'intelligence comme les voyages* » et enfin Henry de Monfreid : « *Partez, allez conquérir d'autres espaces, d'autres espérances.*

Le reste vous sera donné de surcroît ». Mais la formule que je préfère est celle d'Agnès Repplier : « *L'impulsion du voyage est l'un des plus encourageants symptômes de la vie.* »

C'est la définition la plus logique : « un symptôme de la vie » ! Car vivre, qu'est-ce sinon s'activer chaque jour, bouger, agir, résister à l'usure des choses, se battre contre l'entropie ! Qu'est-ce que vivre sinon chercher, explorer, être curieux : donc voyager ! Le voyage, c'est l'expression même de la soif de vivre. L'exemple archétypique est celui de Christophe Colomb. Il était obnubilé par Cipango et la lointaine Asie, et il était obsédé par cette idée absurde (à l'époque) : rejoindre l'est du monde en partant vers l'ouest ! Il s'est obstiné, et... il a découvert l'Amérique ! Je parlais de René Caillié. C'était un voyageur français qui était fasciné par le nom d'une antique cité saharienne, que l'on prononçait *Tim Bouctou* (le Puits de Bouctou). En ce temps-là (début du XVIII^e siècle), le centre de l'Afrique était encore *terra incognita*, et cette ville sacrée était interdite aux non-musulmans. Mais la curiosité de René Caillié était la plus forte, et sa soif inextinguible. Il a appris la langue arabe, il s'est costumé en Arabe, il a traversé durant des jours et des jours cet interminable Sahara, et le 20 août 1828 il est entré à Tombouctou, et en est revenu sain et sauf ! On voit toute la puissance de ce gène de l'errance et de l'aventure ! Yves Coppens, ce paléoanthropologue célèbre, lui a trouvé un autre nom. Il a nommé cette pulsion « exotite ». Il en a toujours été atteint, et il décrit ce symptôme par « l'envie de bouger. C'est l'ailleurs en complément de l'avant. Et la curiosité ! »

J'en reviens à ma propre obsession. Je n'ai pas été polarisé par un continent lointain ou une cité cachée dans le

désert, mais par une famille de reptiles qui m'a tapé dans l'œil : les tortues ! Vous allez sourire : pourquoi les tortues ? Mais pourquoi Tombouctou, pourquoi partir vers l'ouest pour aller à Cipango et faire le tour de la planète sur trois méchants rafiots de 30 mètres de long ? Pourquoi marcher jusqu'à Lhassa, dans les neiges himalayennes, comme l'a fait Alexandra David-Néel ? L'objectif du malade, au fond, n'a pas d'importance. C'est seulement un facteur de déclenchement, un petit mirage qui tremblote dans notre regard. Ce but lointain, cet objectif parfois imaginaire, est ancré dans toutes nos fibres à la manière d'un parasite qui nous vampirise, qui nous dévore l'âme, et que Saint-Exupéry compare très justement à la recherche d'une fontaine dans le désert. Ce grand voyageur que fut Saint-Exupéry, ce grand insatisfait, cet aviateur hors norme, ce philosophe de l'action et cet écrivain génial, n'était pas dupe sur son besoin de voler et de traverser les terres lointaines. Lorsqu'il était isolé dans son campement de cap Juby (Maroc actuel), au milieu des sables et des Bédouins, il ne prétendait pas refaire le monde. Il expliquait seulement que quelque chose en lui, une pulsion très humaine, une soif, un besoin insatiable, l'obligeait à quitter le confort de son logement parisien ou de son hôtel de Saint-Louis du Sénégal, pour atteindre ce gourbi sablonneux et brûlant, avec la seule nécessité « de s'y rendre ». Cette pulsion, pour lui, était « le meilleur de l'Homme ». Quand on demandait à Hillary, le vainqueur de l'Everest, pourquoi il avait eu envie d'escalader cette montagne, il répondait : « Parce qu'elle était là. »

Récemment, Sylvain Tesson a écrit un ouvrage fort apprécié du public, intitulé *La Panthère des neiges*. On a très bien compris que cet homme n'était ni un biologiste ni

un spécialiste des panthères. Simplement, ce prétexte lui a permis de parcourir l'Himalaya, avec son collègue Vincent Munier, et d'y étancher sa soif d'aventure. Car Sylvain Tesson est lui aussi, comme tous les « grands voyageurs », atteint dans sa chair, dans sa tête, dans tous ses muscles, par cette inépuisable envie de bouger, d'errer, d'aller se frotter à d'autres lieux, d'autres gens, d'autres aventures. Son niveau de DRD4-7R, dans ses gènes, doit être particulièrement élevé !

De mon côté, je ne suis pas obnubilé par les panthères des neiges. Mais je crois bien que la famille des Chéloniens (les tortues), qui comprend 360 espèces et qui est apparue il y a 220 millions d'années, m'a envoûté. Il est vrai que ces curieux reptiles à carapace n'occupent pas les régions froides, mais elles se satisfont du reste du monde. J'ai donc, pour obéir à cette pulsion de mon ADN, parcouru les îles les plus inaccessibles, les savanes les plus chaudes, les forêts les plus dangereuses, les océans les plus instables (d'autant que je suis sensible au mal de mer), pour le simple plaisir de découvrir, à des milliers de kilomètres de chez moi, les jolies couleurs d'une espèce nouvelle, ou de m'esbaudir devant un petit animal qui s'accouple dans la boue d'un marigot africain, ou qui creuse un terrier dans une steppe de l'Asie centrale !

Avant de vous entraîner dans ces périple exploratoires, je tiens à préciser que mon but en découvrant telle ou telle tortue, outre la joie de la photographier et de filmer ses ébats, est en premier lieu d'en examiner la survie, d'en évaluer la raréfaction, et si possible d'en prévenir le ramassage. À ma composante biologiste j'ai toujours ajouté une grande pincée de sauvegarde et de protection. Je ne veux pas être seulement un biologiste de l'observation ou un féru de

belles photographies. Mes voyages, mes déplacements, mes recherches difficiles dans le milieu naturel ont tous un but conservatoire. Je sais combien ces animaux antédiluviens, lents et aisés à ramasser, sont menacés de par le monde (particulièrement en Asie, mais également en Europe, aux Amériques, partout...) et combien le trafic animalier les ravage. Et mon intention, en me rendant dans les lieux les plus éloignés et les plus difficiles d'accès, a toujours été de faire le recensement d'une espèce locale, d'en estimer la sauvegarde et d'aider à la protéger.

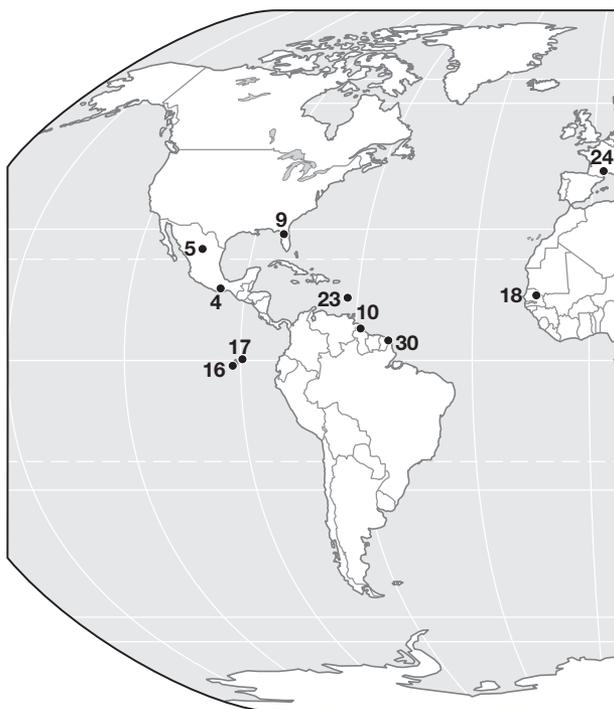
C'est ainsi que, depuis trois décennies, je me suis engagé dans des actions de sauvegarde, et que je ne suis jamais resté un simple spectateur passif. J'ai voulu les connaître et les faire connaître au plus grand nombre (car on ne protège bien que ce que l'on aime), mais j'ai voulu surtout me battre pour que ces espèces rares survivent. J'ai donc créé de nombreux centres de conservation, nommés « Village des Tortues », qui sont des lieux d'information et de sensibilisation. Et plus largement, j'ai essayé d'aider de simples particuliers, ou des naturalistes engagés, ou des hommes de terrain, à réaliser des structures d'étude et de protection de ces animaux, en France et dans de nombreux pays où ces espèces étaient menacées. Cela m'a amené à écrire divers ouvrages et encyclopédies de vulgarisation, avec la collaboration de quelques amis naturalistes et voyageurs comme moi.

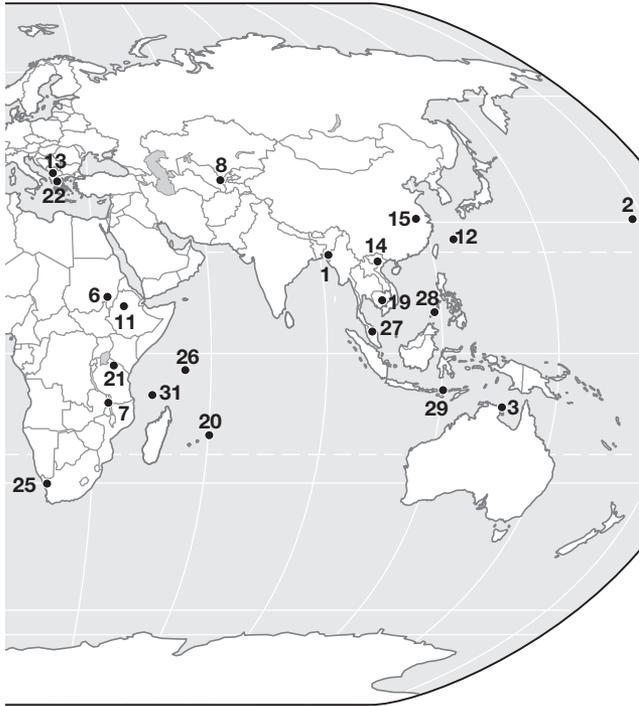
Comme vous le constatez, ce génome particulier dont je suis affecté a certes développé en moi une maladie grave. Mais à l'instar d'autres naturalistes, chercheurs ou coureurs de brousse, il a donné à mon existence des couleurs admirables et m'a fait vivre des aventures originales. J'ai surtout découvert, lors de mon odysée, outre des paysages sublimes,

MON TOUR DU MONDE EN 80 TORTUES

des lieux incroyables, des espèces inimaginables, combien les hommes (depuis les premiers *Homo sapiens* d'Afrique) étaient parvenus à magnifier cette pulsion d'aventure qu'ils ont dans leurs gènes. Et mes plus belles rencontres ont été celles de villageois ou d'hommes de terrain, de paysans et de passionnés de nature, que mes voyages m'ont permis de rencontrer. Le premier exemple vient du Bangladesh.

1. La tortue noire de Bostami,
p. 19
2. L'arpenteur du Pacifique,
p. 29
3. Chez les Aborigènes, p. 40
4. Une *arribada* record, p. 56
5. Une oasis en plein désert,
p. 70
6. Sous escorte militaire, p. 82
7. Sur les pas de Livingstone,
p. 98
8. Samarcande et la tortue
des steppes, p. 111
9. La mangeuse
de coquillages, p. 133
10. Avec les Amérindiens, p. 144
11. Sur les pas
d'Arthur Rimbaud, p. 166
12. Dans les forêts d'Okinawa,
p. 182
13. Curieuses mœurs
à Golem Grad, p. 194
14. La tortue de 600 ans, p. 209
15. Ascension et chute
d'un millionnaire chinois,
p. 219





16. Alcedo, un volcan mythique, p. 231
17. *Poor lonesome tortoise*, p. 247
18. La tortue en armure, p. 261
19. Le fleuve des neuf dragons, p. 279
20. Rodrigues, as-tu des tortues ?, p. 291
21. *The pancake tortoise*, p. 303
22. La mort d'Eschyle, p. 320
23. Les Arawaks, p. 332
24. Le flair du labrador, p. 352
25. Histoires d'eau, p. 360
26. Une géante assoiffée, p. 369
27. La tortue clown, p. 376
28. Trafics aux Philippines, p. 391
29. Une histoire de dragons, p. 407
30. Une chimère en Guyane, p. 434
31. Le dernier sanctuaire, p. 449

1

La tortue noire de Bostami

Nous atterrissons à Chittagong, deuxième ville du Bangladesh. Chittagong ! Il y a des noms qui font rêver, comme Chandernagor, Valparaíso, ou... Chittagong ! Mais la réalité est moins enchantée. Nous découvrons une ville-tumulte, noircie par des dizaines d'industries polluantes et fatiguée par un port bruyant qui déverse ses conteneurs dans le golfe du Bengale. Les 165 millions de Bangladais sont à l'étroit sur un territoire trois fois plus petit que la France, coincé entre la chaîne himalayenne et l'immense delta du Gange et du Brahmapoutre. Le climat y est étouffant et la mousson inonde périodiquement tout le bas du pays. Dès la sortie de l'aéroport, nous sommes submergés par un grouillement humain qui rappelle Calcutta. Les voitures individuelles sont rares, et l'essentiel de la circulation se fait au moyen de vieux bus ou avec des vélos-pousse et surtout des rickshaws. Ces engins pétaradants sont des hybrides entre une vieille motocyclette et un bourdon géant, mais ils ont l'avantage de se faufiler partout. Ils pullulent en Inde et au Bangladesh. Nous nous installons, mon collègue photographe et moi, dans la nacelle d'une de ces machines instables, qui nous entraîne dans des sortes de montagnes russes suicidaires. Le pilote n'utilise que deux systèmes : la vitesse et le klaxon ! Ballottés dans le flux de la circulation, nous

avons l'impression d'être à l'intérieur d'un billard électrique pris de folie. Lorsqu'un obstacle se présente, piéton, gamin courant vers l'école, chèvre échappée ou vache indolente, le conducteur applique le principe « ça passe ou ça casse ». En général, après une cabriole de l'engin, un sursaut, une embardée et un hurlement de klaxon... ça passe !

Mais ce qui caractérise Chittagong, c'est la crasse et les détritrus. Les trottoirs sont encombrés de sacs, de caisses éventrées, de restes de vélos, de poubelles débordantes. Et tous les 100 mètres, le bord de la chaussée propose un dépotoir monstrueux, fumant et puant, sur lequel planent une dizaine de corvidés. Ces oiseaux d'un noir d'encre sont les maîtres de la ville. Ils déchiquettent en permanence les poubelles et ils parcourent le ciel en poussant des cris aigres comme des rapaces au-dessus d'une maison hantée. Bien que secoués par notre véhicule, étourdis par les bruits de la ville, étouffés par la puanteur de cet enfer urbain, nous finissons par y prendre une sorte de plaisir, tant la vitalité de la population, son dynamisme, sa joie de vivre nous submergent.

Après une heure de cet éprouvant *road movie* dans les rues de Chittagong, nous dépassons les faubourgs moins encombrés, et nous arrivons à une petite bourgade, près de Nasirabad. C'est dans cette ville sacrée, connue de tous les Bangladais, que se trouve le temple de Bostami, où vit l'une des tortues les plus insolites de la planète. Dans ce périple, je suis accompagné comme souvent par mon ami de longue date, mon collègue et mon double, Franck Bonin ! C'est un vétérinaire, mordu de tortues comme moi, et qui est devenu au fil des voyages un photographe remarquable. Je le décrirais d'une manière simple : il est lyonnais ! Ce qui veut dire : sens de la famille, sérieux professionnel, amoureux des

bonnes choses ! Il est plus jeune que moi et c'est un peu mon « fils spirituel ». Il a les mêmes tropismes que les miens : les tortues, les voyages, la photo, la bonne bouffe ! Bénéficiant d'une vingtaine d'années de moins, il peut plonger dans les abysses, progresser dans la boue des marigots, escalader des falaises à pic, et il parle anglais et espagnol avec aisance. C'est donc un excellent compagnon d'aventures, et nous constituons un duo parfait.

Notre pilote de rickshaw, qui ne semble pas épuisé par sa conduite suicidaire, nous abandonne à l'entrée de Nasirabad, avec un sourire aux lèvres lorsque nous lui laissons un royal pourboire de 100 taka (1,2 euro). La gentillesse et l'amabilité des Bangladais ne seront jamais démenties. Ce peuple pauvre, qui survit dans un pays surpeuplé, fréquemment inondé, où les étrangers sont rares et qui a souffert pendant deux siècles de l'oppression d'autres ethnies, n'est en rien agressif ou malveillant. C'est un pays profondément musulman, et où aucune personne ne nous a jamais refusé une photo. Les femmes ne portent qu'un discret foulard et sont vêtues de saris colorés. Elles s'esclaffent devant nos accoutrements d'Européens et notre peau blanchâtre. À notre manière, nous constituons des attractions pittoresques, qui ne provoquent jamais une attitude de méfiance ni de repli.

Nous empruntons des petites ruelles bordées de cahutes en planches. Des dizaines de tréteaux exposent l'artisanat et les produits de la région : fruits, légumes divers, vêtements usagés, lunettes en plastique et montres en toc. Nous suivons la file des pèlerins endimanchés, car tous se dirigent vers le temple de Bostami. Nous allons assister à une cérémonie rituelle, qui a tout d'une liturgie sortie du Moyen Âge. Comme nous arrivons au moment de l'Aïd, fête musulmane

importante, les habitants de Nasirabad ont deux journées de libres, et en profitent pour se rendre à cette cérémonie sacrée. Au-delà de leur religion coutumière, ils restent imprégnés par des millénaires d'animisme, d'hindouisme et de bouddhisme. L'énorme bâtiment se dévoile soudain, au cœur d'un petit bois de tamariniers. C'est une sorte de gigantesque pâtisserie kitsch, ornée de mille tourelles, bulbes, colonnes sculptées, animaux gigantesques, escaliers en surplomb, balustrades ajourées, dont les toitures dorées arborent des drapeaux et tissus chamarrés, comme le vaisseau d'un amiral revenant de guerre sainte. D'après les chroniques, ce temple aurait surgi de terre il y a plus de mille ans. Initialement conçu par les adorateurs du Bouddha, il a ensuite été investi par les hindouistes, puis colonisé par l'islam. On y perçoit toutes les influences de cette partie du monde, depuis la lointaine Perse, la Grèce d'Alexandre, les envahisseurs des steppes, et les sages de Chine et d'Inde.

Et au pied de cette incroyable construction s'ouvre un immense bassin d'ablutions, qui doit mesurer 150 mètres de long sur 80 mètres de large (et 3 m de profondeur), où les pèlerins viennent se livrer à leur purification rituelle, au contact des tortues sacrées. De larges marches courent sur le côté le plus long du bassin, pour que les visiteurs puissent descendre jusqu'au niveau du plan d'eau. En ce début de matinée, la foule commence à s'agglutiner autour du temple et les premiers arrivés se sont immobilisés au bord des eaux grasses et fétides. On devine, dans cette piscine noirâtre, le passage de larges dos de tortues, qui frôlent la surface. L'assistance est richement vêtue de saris multicolores pour les femmes et de *sherwani* pour les hommes, formant un tableau coloré et fastueux qui évoque une toile de la Renaissance.

Ce sont essentiellement les classes moyennes et supérieures qui participent à cette importante fête religieuse. Chaque pèlerin tient à la main des baguettes en bois, et porte un sac en bandoulière, dont on va découvrir ensuite l'usage et la nécessité. Il flotte sur l'ensemble de ces centaines de dévots un air de fête, une quiétude satisfaite et une piété profonde.

Avec nos accoutrements occidentaux et nos peaux blêmes, nous pourrions faire tache ! Mais nous sommes accompagnés par l'un des jeunes guides de la cérémonie, qui nous aide dans notre reportage, et nous entraîne vers le bord du bassin. La foule est souriante et nous considère avec une grande sympathie. Franck mitraille, ne sachant où donner de l'objectif, sans que cela gêne les pèlerins. Nous avançons jusqu'à la marche la plus basse, et nous sommes entourés de gamins excités, d'hommes portant chemise flottante et pantalon serré, de superbes femmes au sari éblouissant et à la chevelure torsadée. Ils sont tous pieds nus, et tiennent dans leurs mains ces fameuses baguettes en bois. Nous avons pris soin, pour nous fondre dans cette assemblée, de laisser nos chaussures en haut du bassin, mais nous craignons quelquefois de glisser. Pour me plier aux rites de ce grand jour, je me suis équipé moi aussi d'un lot de baguettes en bois et d'une giberne emplie de divers ingrédients proposés par les commerçants voisins. C'est dans cette atmosphère tendue, lourde d'une fièvre contenue, que nous voyons surgir de l'eau les dos noirs et luisants d'une trentaine des fameuses tortues de Bostami.

Elles attendent, elles aussi, cette grande cérémonie, et guignent avec un grand intérêt ce rassemblement de leurs adorateurs. Cette tortue d'environ 80 centimètres de long et pouvant atteindre 60 kilos est ce que l'on appelle une

« tortue molle ». Son nom latin est *Nilssonina nigricans*, c'est-à-dire « tortue noire » ! Elle est recouverte d'une sorte de cuir souple, sombre et luisant, qui lui donne une apparence de loutre ou de dauphin doté de pattes natatoires. Sa tête se termine par une sorte de naseau, avec lequel elle fouille dans la vase pour y ramasser des larves, des escargots ou des déchets organiques, et ses yeux sont aussi larges et tendres que ceux d'un labrador ! Leur bouille, disons-le, est craquante, affectueuse et câline ! Bien que ces tortues soient carnivores, elles n'ont jamais envers les hommes un réflexe d'agression, et leur régime alimentaire est devenu opportuniste et se porte, nous allons le voir, vers d'étranges aliments. Dans ce bassin, on estime leur population à environ 300 individus, et elles n'existent que dans ce lieu. C'est donc une espèce endémique, rare et aux mœurs peu ordinaires. L'arrivée de cette foule humaine, loin de les effrayer, les attire au contraire. Elles apprécient d'être adorées et sacralisées, et elles savent que ces bipèdes aux vêtements multicolores sont là pour les voir, les nourrir et les toucher, dans une curieuse pratique de dévotion multiséculaire.

Les premières tortues arrivent au niveau des marches les plus basses, et elles sortent de l'eau leur tête amusante, tendant leur naseau et implorant de leurs yeux larmoyants. Bien qu'elles soient dotées d'une mâchoire puissante, elles n'ont jamais blessé personne, et leur bouche s'ouvre avec une bonhomie gourmande. Se met alors en place tout le mécanisme de cette cérémonie : les gens puisent dans leur sacoche des morceaux de pain ou de fruits (la banane est la plus appréciée), qu'ils accrochent à l'extrémité de leur baguette de bois et qu'ils tendent aux animaux. Les étranges reptiles sortent alors à moitié de l'eau et se gavent sans trop de précipitation

de ces offrandes tentatrices. Mais la friandise que ces tortues noires attendent est plus surprenante encore, et ce sont les enfants qui vont la leur présenter : de superbes carrés blancs ou roses de guimauve, des Chamallows ! Les tortues en raffolent. Devant ces carrés de guimauve, elles se bousculent pour les attraper les premières. Elles se hissent avec leurs pattes palmées sur les marches en ciment, poussant la foule, pour se frayer un passage. L'une de ces impatientes se presse contre ma jambe, et je sors de mon sac quelques carrés blanchâtres. J'hésite à les donner du bout des doigts, et je pique la guimauve comme le font tous les pèlerins, au bout de ma baguette en bois. L'animal se dresse contre mes jambes et ouvre une gueule rose, énorme, pour saisir d'une manière précautionneuse la sucrerie blanchâtre. Cette communion charnelle, presque affectueuse, avec un animal qui en général est très indifférent à notre présence procure une émotion bouleversante, que je ne vivrai nulle part ailleurs.

Nous photographions toute cette étrange liturgie, dépassés par un spectacle aussi insolite. On se croirait à Lourdes ou à Fátima, mais ce n'est pas ici une divinité christique que nous révérons, mais un reptile antédiluvien, bien éloigné des croyances habituelles. La ferveur de la foule devient plus forte. Nous sentons dans l'assistance monter une sorte de fièvre spirituelle, d'orgasme liturgique. Certaines femmes se penchent vers l'eau noirâtre et s'en aspergent les cheveux et la peau. Des enfants caressent le dos luisant des animaux et s'inclinent pour les embrasser. D'autres encore saisissent dans le creux de leurs deux mains ce liquide chargé de miasmes et le boivent en une longue lampée. De nombreux assistants en emplissent des bouteilles, qui seront transportées ou vendues à des kilomètres de là, comme de l'eau

bénite. On se demande comment cette eau polluée, infectée, ne va pas contaminer des foules entières ! Faut-il que la foi, la croyance et la sujétion soient plus fortes que toutes les bactéries du monde !

Les pèlerins, qui sont tous pieds nus, pataugent dans cette boue glissante. Les tortues se faufilent entre leurs jambes, grappillant sur le sol les morceaux de fruit ou de guimauve tombés, dans un étonnant magma mi-humain, mi-reptile. Le rituel dure plus de deux heures, dans une ferveur de plus en plus forte. Les visages sont extatiques, les gamins rient de bonheur, les hommes et les femmes trouvent naturel de se mêler ainsi à des animaux si éloignés de nos commensaux habituels. Nous sommes nous-mêmes imprégnés de cette fièvre commune, sous l'influence de cette foule saisie par une même passion. Nous avons cessé de photographier et de filmer, nos batteries sont vides et notre étonnement est épuisé. Durant toute la séance, personne ne tombera à l'eau, aucun gamin ne glissera dans le bassin fétide, nulle tortue ne mordra quiconque, et nous aurons l'impression d'avoir vécu un évènement presque magique, hors du temps, dans une intense communion physique et spirituelle.

Par la suite, nous rencontrerons des spécialistes de ces animaux, comme le professeur Farid Ahsan, qui nous parlera plus en détail de cette curieuse tortue du Bangladesh. Dans le bassin de Bostami, ces tortues ne peuvent pas se reproduire, car il manque une plage de ponte. Et les effectifs se maintiennent à deux ou trois centaines d'individus, mais dans des conditions sanitaires et biologiques déplorables. Il y a quelques années, d'ailleurs, l'eau s'était empoisonnée, en provoquant une mortalité importante du lot. Pour sauver cette espèce unique, on a dû transférer les survivantes dans

un étang provisoire, et désinfecter totalement l'immense cuve en ciment, tandis que les adorateurs de cette tortue se plaignaient de ne pouvoir approcher leurs animaux sacrés. Finalement, le cheptel s'est reconstitué dans un autre bassin, mais quelques spécimens ont été conservés à Bostami. Il est prévu de recréer des petits groupes, isolés et protégés, dans des lieux différents, afin d'éviter une éventuelle disparition de cette tortue noire du Bangladesh. Des scientifiques pourront alors se pencher sur la biologie et l'écologie de ce très rare chélonien, afin d'en assurer une survie sur le long terme.

Ce qui nous surprend, c'est qu'en Asie les tortues sont en général maltraitées par les hommes, et souvent consommées. Comment se fait-il que cette tortue noire du Bangladesh soit aussi vénérée, respectée, et protégée ? Le professeur Farid Ahsan, de l'université de Dacca, nous explique ce paradoxe.

« Dans les pays musulmans, les reptiles ne sont ni tués ni mangés, car ils sont considérés comme impurs. On s'en tient éloigné en général. Par le fait que les tortues vivent dans la boue ou se cachent en hiver pour hiberner, elles font partie du bestiaire infernal, des puissances souterraines, et donc elles sont craintes, et personne ne songerait à y toucher. Ceux qui vénèrent et embrassent les tortues de Bostami, ce sont des hindouistes et des bouddhistes, pas des musulmans. Mais...

– Mais ?

– Il n'y a pas que des musulmans au Bangladesh, et beaucoup de gens sont pauvres et manquent souvent de moyens de survivre. Quand donc une tortue de mer est prise dans un filet ou une tortue molle d'eau douce est harponnée par un pêcheur, il est rare qu'elle soit relâchée. Elle finit en brouet ou en grillade discrète. C'est interdit certes, par la religion,

les coutumes et le simple rejet instinctif, mais comme on le sait : tout fait ventre !

« Par contre, ce qui est plus grave est que les milieux où vivent ces animaux sont de plus en plus pollués, encombrés de débris, bétonnés ou urbanisés, et donc on assiste depuis cinquante ans à une chute rapide des effectifs de toutes les espèces du pays. Pour les tortues marines, le calvaire est criant : elles souffrent de la dégradation et de la pollution du delta, des hydrocarbures, du passage d'innombrables bateaux, des constructions de bord de mer et du ramassage industriel du sable pour fabriquer du béton. Résultat : les anciens sites de ponte sont presque tous dégradés et abandonnés, sur toutes les plages du golfe du Bengale et jusqu'à l'Odisha, en Inde ! En tant que spécialiste et protecteur de ces espèces, je suis atterré par l'inconscience de notre pays et l'absence totale d'actions de conservation. De mon côté, je suis arrivé à créer quelques petites réserves, à installer deux centres de récupération des tortues d'eau et à conseiller quelques minuscules zoos qui détiennent des tortues. Mais vous voyez que d'un côté on vénère, on prie et on encense la tortue noire de Bostami, au point qu'une sorte de liturgie s'est créée autour d'elle, et d'un autre côté, le Bangladesh n'a aucune sorte de politique de sauvegarde en faveur de cette faune admirable. »

2

L'arpenteur du Pacifique

Le 18 janvier 1768, l'explorateur James Cook découvre une terre inconnue, au nord de l'océan Pacifique, qu'il nomme « îles Sandwich » en l'honneur de son commanditaire, lord Sandwich (qui inventera plus tard un toast au jambon et au fromage, qui portera son nom). Pour les indigènes, cet archipel s'appelle Hawaï, et il retrouvera plus tard sa dénomination d'origine. Cette terre est occupée par des Polynésiens farouches, venus du sud, de Tahiti et des Marquises, dans les années 1200, sur des pirogues à balancier. Durant les premiers mois de son séjour sur cette terre nouvelle, le grand navigateur anglais, surnommé « l'arpenteur du Pacifique », entretient de bons rapports avec les autochtones. Mais, en février 1779, une altercation va se produire entre les explorateurs et des habitants d'Hawaï, qui va tourner au drame.

C'est pour mieux découvrir ce qui s'est déroulé 250 ans plus tôt sur l'île principale, Big Island, que j'atterris sur le petit aéroport de Kona. Une odeur forte de soufre nous emplit les narines, et tout le paysage autour du tarmac est comme laminé au lance-flammes. Le sol est plissé et mâchonné en draperies de lave et des failles géantes encadrent tout l'aéroport : nous découvrons les méfaits du volcan Mauna Kea, qui a créé cette île avec les quatre autres volcans il y a un million d'années en sortant de l'océan, et qui culmine aujourd'hui

à 4 200 mètres. Mais ce qui nous attire sur Hawaï n'est pas son activité volcanique ni sa réputation de paradis pour surfeurs, mais bien de surprenantes tortues marines, qui se livrent à des activités qu'on ne découvre qu'ici.

Nous louons un véhicule et nous empruntons la route côtière qui se dirige vers le sud. Très peu d'habitations et de rares voitures ! Le volcan Mauna Kea représente pour les Hawaïens une entité séculaire, sacrée et protectrice, et sa présence potentiellement menaçante n'incite pas à fréquenter son sol volcanique. L'essentiel de la population s'est donc installé sur les îles avoisinantes. Et aujourd'hui, c'est sur Oahu, au nord-ouest, que l'on trouve la capitale de l'archipel, Honolulu, et des plages agitées de vagues puissantes, qu'affectionnent les surfeurs. Et, nous allons le voir, certaines tortues... Nous sommes toujours sur Big Island, et nous nous dirigeons vers un site minuscule, à 15 kilomètres de l'aéroport, nommé Kealakekua. C'est là que s'est terminée la grande aventure du capitaine Cook ! J'ai toujours admiré ce grand homme, hydrographe, explorateur, botaniste, et qui fut le principal découvreur du Pacifique. Lors de ses trois expéditions dans ces mers lointaines, en 1768, 1772 et 1776, il a pratiquement observé toutes les terres émergées de ce vaste océan, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'île de Pâques. Ce n'était pas un pirate des mers ou un marin de pacotille, mais bien le premier navigateur « moderne », capable de cartographier les océans qu'il découvrait, d'observer la faune et la flore de ses nouvelles conquêtes, de tisser des liens amicaux avec les peuplades locales et de commander d'une manière humaine ses équipages constitués souvent de marins indisciplinés. Il fut le premier, pour définir avec exactitude les longitudes, à utiliser un chronomètre de marine stable et d'une grande

précision, qu'avait mis au point pour lui l'horloger Larcum Kendall, à Londres. Ce fut également lui qui solutionna le problème du scorbut, qui provoquait de nombreux décès dans les expéditions lointaines, en obligeant ses marins à consommer de la choucroute, pour un apport suffisant en vitamine C.

Nous arrivons sur la petite plage de 20 mètres de large, en galets, coincée entre la route et une mer tumultueuse, où seul un petit tertre, doté d'une plaque en céramique, indique le lieu fatal. Je m'assieds un moment, ému d'être ici. Le temps est gris et plombé, à l'image de ce que je ressens. C'est ici que le capitaine Cook avait encalminé ses deux navires, le *Resolution* et le *Discovery*, pour remettre en état ses voiles et ses gréements. Tout un groupe d'indigènes s'était réuni autour des bateaux et échangeait avec l'équipage de la nourriture et du matériel, dans une atmosphère plutôt bon enfant. James Cook avait toujours fait montre de beaucoup de tact, de mansuétude et de générosité envers les peuples qu'il rencontrait. Sa réputation était celle d'un homme intègre, amical et humain, à l'opposé des flibustiers ou explorateurs erratiques qui l'avaient précédé.

Mais ce jour-là, un des canots du *Discovery* avait été chapardé par un Hawaïen, et Cook descendit sur la berge avec une vingtaine de ses matelots pour parlementer avec le chef local. Lors de ces palabres, qui se déroulaient pacifiquement, un indigène essaya de voler le bonnet d'un des officiers, qui eut la malheureuse idée, pour se faire respecter, de tirer un coup de fusil en l'air. Ce bruit affola les Hawaïens. Ils bousculèrent les officiers, et James Cook tenta de rétablir l'ordre. Il s'ensuivit une bagarre générale car les marins étaient effrayés par la présence de ces centaines de « sauvages ». Et nous savons comment cette altercation tourna au drame, par le journal

de bord du capitaine King, le second de l'expédition : « *Notre infortuné Commandant était debout au bord de l'eau, et criait aux chaloupes de cesser le feu. Tant qu'il faisait face aux naturels, aucune violence n'était exercée contre lui, mais dès qu'il eut tourné le dos pour donner ses ordres, il fut poignardé par-derrière et tomba le visage dans la mer. En le voyant tomber, les insulaires poussèrent alors un cri général, et tirèrent aussitôt son corps sur la grève, où ses ennemis le cernèrent en grand nombre. C'est ainsi que tomba notre grand et excellent chef.* »

Après cet instant mémoriel très émouvant pour moi, nous continuons la route côtière, sous une pluie battante, sur encore une vingtaine de kilomètres. On nous a conseillé d'explorer une plage latéritique, Punalu'u, en contrebas de la route principale. Nous descendons un étroit sentier, dans un décor d'apocalypse, entre coulées volcaniques, terres brûlées et draperies de lave, et nous arrivons près d'un petit bosquet de pandanus, en bord de mer. Devant nous s'ouvre une baie latéritique, couverte de galets et de rochers noirâtres. Un panneau déchiré par le vent indique : « *Turtle basking, don't touch turtles!* » (Tortues en insolation, ne les touchez pas !). La pluie s'est arrêtée, mais une lumière orangée baigne toute la scène d'une atmosphère théâtrale. L'air est tiède et humide, et la température avoisine 25 degrés. Nous préparons nos appareils photo et nous marchons sur ce sol volcanique, sans imaginer que nous allons y trouver des traces de vie. Je suis accompagné, comme souvent, par mon collègue et ami Franck, qui est aussi intrigué que moi : comment, dans un tel décor aride, peuvent survivre des tortues ?!

En trébuchant sur les blocs de lave, nous manquons de heurter un animal étendu sur la grève, comme enfoui dans le substrat de sable noir. C'est une tortue verte, nommée

Chelonia mydas, qui doit peser une centaine de kilos. Sa queue épaisse et longue nous indique immédiatement qu'il s'agit d'un mâle. L'animal a les yeux fermés, les nageoires enfoncées sous une couche de gravier noir, et nous imaginons qu'il est mort. Cinq mètres plus loin, nous voyons une tortue dans la même posture, et c'est également un mâle. Et dans un autre repli de la plage, plus près de la mer, deux autres animaux sont affalés, les yeux clos, dans une immobilité totale. Le plus surprenant est qu'aucune de ces tortues ne réagit à notre approche. Elles semblent plongées dans un sommeil cataleptique. Que se passe-t-il, sont-elles malades ? Habituellement, une tortue marine sur une plage fuit les hommes et regagne immédiatement son milieu naturel !

Seules les tortues femelles quittent l'océan au moment des pontes, brièvement, et la nuit de préférence. Mais jamais les mâles ne sortent de leur habitat marin, car ils n'ont rien à faire sur la terre ferme ! Et pourtant, ces tortues d'Hawaï, nous allons le découvrir, ont adopté des mœurs extravagantes. Nous nous penchons vers elles, nous les photographions à 50 centimètres, mais elles ouvrent à peine un œil, et nous dédaignent. En prenant la température du sable noir dans lequel elles sont légèrement enfoncées, nous commençons à comprendre les raisons de leur *basking* : le substrat volcanique conserve la chaleur du sol et affiche une température de 32 degrés, soit beaucoup plus que l'air extérieur, et plus encore que les eaux océaniques, qui ne sont qu'à 15 degrés. En fait, en adoptant ces pratiques de la sieste hors de l'eau, ces tortues d'Hawaï bénéficient de trois avantages, qu'elles ont « sélectionnés ». Premièrement, elles profitent de la douce chaleur du sable volcanique, alors que dans l'océan les eaux sont glacées. Deuxièmement, elles sont à l'abri des prédateurs

marins, comme les orques et les requins. Et troisièmement, elles peuvent accumuler les rayons UV sur leur carapace et leur peau, ce qui leur permet de synthétiser de la vitamine D3 et donc de mieux fixer le calcium alimentaire.

Les femelles ont la capacité, en sortant plusieurs fois par an pour pondre, de se procurer un peu de rayons UV. Mais les mâles, qui de toute leur vie ne sortent jamais de l'océan, sont souvent carencés en vitamine D. Ce problème de la captation des rayons UV, difficile à résoudre pour ces reptiles marins, explique pourquoi l'on voit souvent, en pleine mer, des tortues « faire la planche », dossière au ras des flots, afin de profiter de l'exposition directe au soleil. Les marins d'autrefois connaissaient cette pratique : quand ils souhaitaient attraper des tortues, ils s'approchaient doucement des animaux en insolation, et les harponnaient facilement.

Pour mieux comprendre cette adaptation unique des tortues d'Hawaï, nous allons nous rendre sur un deuxième site qu'elles affectionnent, mais cette fois sur l'île principale d'Oahu. Nous atterrissons sur l'aéroport d'Honolulu, non loin de Pearl Harbor (de sinistre réputation). Ici, pas d'odeur de soufre : les anciens volcans ont été arasés au fil du temps, et se sont assagis. L'île est beaucoup plus verdoyante, traversée par quelques ruisseaux, et une vallée centrale couverte de végétation. Malgré la présence humaine importante autour de la capitale, il existe plusieurs parcs et réserves à l'est et à l'ouest, et une partie d'Oahu a conservé un paysage humide et tropical. Nous empruntons la voie principale qui mène vers Waimea Bay, au nord. C'est par là que se concentrent les spots pour surfeurs, mais également que les tortues marines sont nombreuses, comme le rappelle la destination finale : Turtle Bay.

Après avoir dépassé sur notre gauche le volcan le plus élevé, Kaala, qui ne mesure que 1 200 mètres, nous arrivons sur la côte la plus venteuse, où les vagues de l'océan se brisent avec fracas. Toute la puissance du Pacifique, attisée par des vents septentrionaux, vient se jeter sur ces plages rocheuses, et fait le bonheur des surfeurs. Cet océan tumultueux, qui ravit les amateurs de surf, a un inconvénient pour les tortues : il est glacé ! Le plus souvent, les eaux ne dépassent pas 14 degrés. Nous longeons les plages du nord, et le paysage est celui d'une carte postale : ciel d'un bleu intense, soleil plombant, palmiers et aloès sur le côté droit, et frange écumeuse sur le côté gauche. Un panneau nous informe que nous entrons dans le paradis des surfeurs : Laniakea Beach. Des centaines de voitures sont garées le long de la dune, et de beaux Hawaïens au torse tatoué, portant sous le bras l'indispensable planche de surf, se dirigent vers leur site favori. Quant à nous, nous préférons nous éloigner de cette foule sportive et bruyante, pour rechercher une petite baie, encombrée de rochers et interdite aux surfeurs, où nous savons que les tortues pratiquent le *basking*. Je suis surpris par la petitesse du lieu : la plage aux tortues ne mesure que 100 mètres de large, et 20 mètres entre la route et la mer. Mais une banderole, tendue entre quatre piquets, clame fièrement l'utilité du lieu : *Malama Na Honu*, ce qui veut dire « prendre soin des tortues » ! Là, quatre jeunes femmes veillent sur cet étonnant sanctuaire pour les tortues locales et, à l'aide de cordons délimitant la zone, surveillent en permanence et protègent ces Chéloniens uniques au monde.

La plus âgée des bénévoles, Jeanne Pettigrew, nous accueille et nous emmène voir ses protégées. Sur l'étroite bande de sable latéritique, entre des blocs de lave et le rouleau océanique

qui ronge la berge, elle nous montre une dizaine de tortues vertes, affalées en posture d'insolation, exactement identiques à celles que nous avons vues sur Big Island. Je remarque là encore qu'à l'exception d'une grosse femelle, ce sont toutes des mâles. Et Jeanne nous montre un phénomène étonnant : dans les rouleaux qui se jettent sur la côte, nous apercevons plusieurs ombres grises, glissant entre l'écume et les puissantes vagues, qui n'attendent qu'une chose, se jeter sur la plage, et se joindre aux tortues qui s'insolent ! Toutes les tortues, nous dit Jeanne, sont marquées, et elle constate que ce sont toujours les mêmes qui reviennent, dont deux gros mâles qu'elle a pris en affection et qu'elle a nommés Bulldog et Max !

Nous restons la journée entière, en compagnie de ces quatre jeunes femmes très aimables, souriantes et bavardes, à photographier et filmer les animaux assoupis. De nombreux touristes, promeneurs ou surfeurs, s'arrêtent et s'étonnent du comportement des tortues. Le travail de Jeanne et de ses collègues est précisément d'expliquer en quoi ces tortues sont uniques et pourquoi il est nécessaire de respecter leur nouveau mode de vie. Durant la journée, les huit tortues mâles ne bougeront guère. Le gros Bulldog ouvre un œil, nous observe et se rendort. Un autre s'agite sur le sable, tendant ses nageoires dans la chaleur solaire, avec des attitudes presque félines. En fin de matinée, quatre autres mâles sortent des vagues, trempés comme des surfeurs, et se déhanchent jusqu'à la partie sèche, près des quatre bénévoles. Deux autres retournent en mer, après avoir slalomé entre les blocs de basalte qui encombrant la plage. Nous notons les diverses températures : dans la légère cavité que les tortues ont creusée et où elles s'insolent, il fait de 30 à 34 degrés. Sur le dessus de leur carapace, la température peut dépasser 40 degrés. Tandis que dans les flots,

au milieu des vagues permanentes, notre appareil n'indique qu'entre 14 et 18 degrés !

« Mais les touristes et nous-mêmes, ne les dérangeons pas ?

– Non, me répond Jeanne, et c'est cela qui est étonnant. Ces animaux marins craignent l'homme en général, mais ces mâles d'Hawaï sont devenus familiers. Nous n'avons jamais noté la moindre réaction de crainte ni de fuite soudaine. Parfois ils daignent s'amuser avec "leur public" : ils clignent des yeux, ils tendent le cou, ils se roulent sur le sable, comme le ferait un jeune chien ou une otarie ! Mais ce comportement est récent. Autrefois, ces animaux étaient harponnés, pêchés, consommés, et nous en étions les principaux prédateurs.

– Comment la situation a-t-elle changé ?

– C'est en 1978 que la vie des tortues, et la nôtre, a été bouleversée. »

Nous sommes installés sur des rochers plats, à 10 mètres des tortues, et des palmiers nous offrent une ombre douce. Nos quatre amies cassent la croûte, et nous demandent de nous joindre à elles. Une tortue escalade un bloc de lave, sur notre droite, et nous jette un vague regard complice. Nous entendons au loin les cris et les coups de sifflet des surfeurs, tandis que nous surveillons notre cheptel de Chéloniens endormis. C'est un moment de pur bonheur, dans un lieu où flotte une sensation de perfection naturelle, d'instant privilégié.

« C'est un généticien de l'université d'Hawaï, George Balazs, qui a suivi les tortues depuis une trentaine d'années. C'est le meilleur spécialiste de cette population d'Hawaï. Pour les Polynésiens, *Honu*, la tortue, a toujours été respectée, et même sacralisée. On la voit souvent représentée sur

les *tikis* (totems) et parfois sur les parois des autels sacrés, les *marae*. Et naturellement, elle est omniprésente sur les tatouages des peuples du Pacifique. Mais en même temps, elle était constamment chassée et consommée, car c'était le seul gros vertébré accessible de toute la région. Lors de son sacrifice et de sa consommation, il fallait suivre tout un rituel, afin de s'en concilier les mânes et les ancêtres. À l'arrivée des colons, il y a 200 ans, puis lors du développement d'Hawaï après son rattachement aux États-Unis, elles ont continué à être pêchées par les autochtones. Si bien que dans les années 1950 elles avaient déserté les îles principales de l'archipel, et elles n'étaient plus visibles que 300 kilomètres plus à l'ouest, sur les îles French Frigate Shoals. C'est en 1975, sur l'insistance des scientifiques, qu'un décret de protection est édicté et qu'en 1978 toute consommation de ces animaux est interdite.

– Ces lois ont été efficaces ?

– Oui, nous dit Jeanne, beaucoup plus que nous ne l'espérions. En à peine une génération, les tortues ont compris que les hommes ont cessé de les exploiter. Dès les années 1980, on voit resurgir, sur Big Island et sur les îles occidentales, des tortues vertes en grand nombre. On observe des pontes et on note l'arrivée d'une nouvelle espèce, la tortue imbriquée. D'après George Balazs, *Chelonia mydas* d'Hawaï serait une sous-espèce différente de la tortue du reste de la planète, donc endémique à cette région. En vingt ans, on a donc constaté un retour important des tortues marines, qui occupent désormais toutes les plages de l'archipel. »

Vers 18 heures, alors que les surfeurs quittent les plages, Jeanne et ses collègues disposent au bord de la route une suite de grillages, pour délimiter la zone protégée. La plupart

des tortues sont reparties en mer et il ne reste plus sur le sable tiède que trois gros mâles, dont le fidèle Bulldog. Demain, et tous les autres jours, l'association Malama Na Honu continuera son travail de sensibilisation, afin d'éviter que les tortues de Laniakea Beach ne soient perturbées. Deux autres sites de *basking* auraient été trouvés, plus au nord, non loin de Turtle Bay, et un gardiennage est envisagé pour sanctuariser ces plages. On assiste donc, depuis une vingtaine d'années, à une sorte de « contamination » de ce comportement de *basking*, qui intrigue tous les spécialistes des tortues. Cette manière de se chauffer dans le sable volcanique, surtout de la part des mâles, n'a été observée jusque-là que sur cinq ou six lieux d'Hawaï, et nulle part ailleurs !

D'après George Balazs et les biologistes qui ont suivi cette innovation, ce n'est que dans les eaux froides du Pacifique que ce comportement semble pouvoir se mettre en place. Il faut en effet trois raisons essentielles pour motiver les mâles à ce *basking* intensif : une mer glacée et tumultueuse, des prédateurs marins nombreux et, par contraste, des plages tranquilles, chaudes, où le sable latéritique peut constituer un sauna naturel ! Pour l'instant, seule Hawaï correspond à ces particularités, et seuls les mâles de tortue verte sont arrivés à inventer cette manière originale de se thermoréguler. Comme ce petit groupe se gave de rayonnement solaire et se protège des eaux froides océaniques et des prédateurs qui y vivent, il est possible que ce comportement se diffuse chez d'autres populations locales, sur Hawaï ou sur d'autres îles polynésiennes, et que ce *basking* des mâles hors de l'eau devienne fréquent chez d'autres familles de Chéloniens ! C'est une belle démonstration du principe darwinien de « la survie des plus aptes » !

3

Chez les Aborigènes

Dans le nord de l'Australie, au bord de la mer d'Arafura, s'étend la plus grande réserve aborigène du pays, créée en 1931 : la terre d'Arnhem. Cet immense territoire est occupé par les Yolngu, qui ont colonisé l'Australie il y a 50 000 ans, en arrivant par le nord, depuis la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ce sont ces premiers occupants qui ont inventé le fameux *didjeridoo*, cette trompe sonore creusée dans une branche d'eucalyptus, qui permet de rythmer toutes les activités tribales. Dans cette réserve, les Blancs, les étrangers et les colons, nommés *Balanda* par les autochtones, ne sont pas les bienvenus. C'est pourtant dans cette région reculée, difficile d'accès et au climat éprouvant que nous allons tenter de faire connaissance avec quelques tribus aborigènes, afin de mieux comprendre quels sont les rapports entre ces peuples ancestraux et les tortues.

Depuis Darwin, la grande ville du nord, nous survolons le bush sur 600 kilomètres, avant de nous poser à Nhulunbuy, la « capitale » de la terre d'Arnhem. Notre vol ne se dirige pas vers le futur, mais plutôt vers le passé. D'une certaine manière, nous retournons à ces époques lointaines où de farouches indigènes, chassés de l'Asie du Sud-Est, cherchaient plus au sud une terre promise. Arrivés en pirogue, dans la région de Nhulunbuy, ils se sont fixés sur ce continent

étrange, où des animaux à poche ventrale bondissaient sur de puissantes pattes arrière. Et siècle après siècle, traversant à pied cet immense territoire, ils ont conquis toute l'Australie et les terres avoisinantes, comme l'île aux Kangourous, l'île Fraser et la Tasmanie.

J'ai toujours été fasciné par l'Australie. Je l'ai parcourue de long en large, pendant une vingtaine d'années. J'y ai rencontré de grands naturalistes, spécialistes des serpents et des tortues, et avec Franck nous y avons observé et photographié des dizaines de tortues endémiques et peu communes. Sur cette terre australe, la faune s'est développée « en vase clos », et a créé des espèces différentes de celles du reste du monde : les marsupiaux, les koalas, les échidnés, les ornithorynques ! Les tortues, qui de nos jours sont toutes aquatiques, ont développé des cous très longs, serpentiformes, qui souvent sont plus grands que leur carapace. Ces cous démesurés et sinueux leur permettent d'attraper leurs proies, en ondulant sous l'eau comme des serpents.

À Nhulunbuy, qui est une bourgade minière et administrative, nous ne sommes entourés que d'hommes à la peau cuivrée : les Yolngu. Notre peau blanche paraît malade, et nous avons l'impression de faire partie d'une tribu minoritaire. Notre première occupation est d'obtenir un permis du Dhimurru Office, géré par le peuple local, car la terre d'Arnhem est interdite aux non-Aborigènes. Heureusement, notre intérêt pour les tortues, nommées ici *wamarra*, nous ouvre de nombreuses portes, car ces animaux sont très révéérés par les Aborigènes. Si nous étions venus simplement observer les mœurs locales nous aurions été refoulés : ils ne supportent plus d'être visités comme un « peuple préhistorique ». Nous montrons aux fonctionnaires nos nombreuses